Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 61 (1923)
Heft: 36

Artikel: Oh ! Les petits pensionnaires : simple fantaisie teutonne : (fin)
Autor: [s.n.]
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-218192

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 31.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

COIN DE CHEZ NOUS

La Comballaz.

POUR qui ne connaît pas la Comballaz que de la voir en passant des Vouëttes au lac Lioson, il n'en remporte qu'une demi-idée peu en rapport avec la vérité; cela lui paraît uniformément vert et quelque peu ennuyeux, mais, qu'il fasse quelques pas sur la route du col du Mœllé, alors il sera étonné de ce qu'il verra; par une large échancrure entre le Chaussy et le Chamossaire, il apercevra, scintillant, rutilant aux derniers rayons, tout le massif des Diablerets, avec le Scex rouge et l'Oldenhorn, à droite, vers l'ouest, la Dent du Midi, qui s'élève, gracieuse, vers le ciel vert pâle, elle aussi toute rose aux derniers rayons, tandis qu'à l'est, la Gumfluh ferme le col des Mosses, en présentant au regard ses rocs déchiquetés, tout dorés à l'occident. Alors on s'écrie : Quel beau coin de pays ! car c'est bien ouvert, bien dégagé, et on n'a pas l'impression d'être enfermé comme c'est le cas de l'autre côté du pic Chaussy; si vous avez la nostalgie du lac, à une heure et demie (une promenade !) le Lioson bat de ses flots d'émeraude et de turquoise les rochers sauvages qui lui font une couronne, et de là, en une heure et demie et moins, par un chemin facile, vous êtes au Chaussy d'où vous dominez tout le pays et les cimes environnantes. Il est vrai que la Comballaz est plus primitive que les Ormonts-Dessus ! Dame ! l'électricité à haute tension y passe... sans s'y arrêter. On avait bien promis aux gens du pays de leur en donner, mais... cela coûtait trop à la pauvre vallée, et il fallut se contenter de regarder planter les poteaux et poser les fils. Car la vie est dure pour les habitants; les communications difficiles; moins toutefois, à présent qu'il existe la ligne Aigle-Sépey-Diablerets; mais le train est cher et, quand on descend en famille à Aigle, on préfère aller à pied — on est habitué, nous dit-on; on part de bon matin et on revient avec un *bon voyage* (c'est-à-dire une pleine hottée qui, ici, s'appelle *un voyage).*

Les petits chalets, semés partout, sont rustiques, presque tous pareils à l'intérieur : cuisine avec foyer où flambe le bon sapin des monts, où peut se suspendre le chaudron à fromage, petite (ou souvent grande) chambre à trois ou quatre fenêtres accolées, avec vieille table aux pieds tournés, grand lit pareil, haut sur jambes tournées où, nous autres, ne montons qu'avec grand'peine, mais dont la hauteur est justifiée par le lit de dessous qu'on en retire la nuit et où dorment les enfants, tandis que les parents sont au-dessus. On dort bien après le travail pénible, sur le bon foin de marais qui garnit les lits.

En hiver on descend (on remue) et, dans les chalets plus confortables que ceux de l'alpage, on se tère pour l'hiver et alors on voisine un peu. Les chalets ont été loués aux étrangers pour l'été; peu à peu l'argent du loyer (oh ! bien modeste en général !) a permis de faire monter un fourneau-potager, de se procurer un sommier à ressorts, de suspendre au plafond une belle lampe de cuivre, de plaquer à la paroi un régulateur !

Dans toute la Comballaz, du Sépey à Château-d'Oex, vous n'avez pas une horloge ! Il y a bien, à présent, un temple aux Mosses qui est dû à l'initiative dévouée de Mlle Adèle de Rougemont, de Neuchâtel, et ce temple réunit, en été, de beaux et grands auditoires dans ses chaudes parois de sapin percées de fenêtres en croix, mais il n'a pas d'horloge !

Que ceux qui aiment la Suisse rustique se hâtent de monter à la Comballaz. Hélas ! bientôt les pittoresques toits de bardeaux, tenus en respect par les lourdes pierres, vont faire place... à la tôle ondulée, car la pluie s'infiltre à la longue entre les bardeaux et, le 15 août par exemple, nombreux furent ceux qui ouvrirent un parapluie dans leur lit, ou s'en furent mettre un bassin sous la gouttière du toit. De même les vieux troncs de sapin creusés pour les fontaines sont remplacés par de grands bassins en fer ou en ciment, — c'est plus pratique et cela facilite la vie par ailleurs si pénible. Cette difficulté du pain quotidien explique pourquoi il y a tant de vieux garçons à la Comballaz. A tout moment vous trouvez un de ces célibataires dans un vieux chalet bien en ordre; vous lui demandez comment il se fait qu'il vive si seul.

— Oh ! répond-il, la vie est pénible; on n'a pas eu le temps de se marier, ni l'argent pour nourrir femme et enfants, et à présent c'est trop tard, et on peut être tout seul.

En vérité ils ne s'en tirent pas mal et plus d'une ménagère pourrait apprendre d'eux : en voyant la lessive sécher, bien propre, on admire, on demande qui fut la blanchisseuse : Oh ! on a fait *même !* On fait même, c'est l'expression courante. On dit : il est bien beaucoup malade.

Si (ce qui arrive à tout instant), les étrangers de malheur n'ont pas fermé le *clédard,* et que les vaches se sauvent, trop heureuses de passer par le chemin défendu, le berger court en criant : Diantre ! on ne pourra plus les res'avoir !

Les étrangers devraient penser davantage à ces travailleurs du pâturage et, l'automne venu, quand ils sont rentrés dans leurs plantureux jardins et vergers, envoyer là-haut quelques-uns de leurs fruits savoureux à ceux qui, cette année, ont vu geler en juin leurs petits fruits de l'été : fraises, framboises et myrtilles.

N'ont-ils pas, eux, emporté de leur séjour une santé raffermie, des joues pleines, des poumons vivifiés et plus d'un, monté avec peine, ayant perdu l'appétit, n'en est-il pas redescendu transformé et rajeuni ?

(Nord-Vaudois.) *Selva.*

Entre horticulteurs. — Certes, messieurs, la fraise a ses mérites, la prune est estimable ; mais malgré tout, je donne la pomme à la pêche...

C'est pour vous. — Vous ne connaissez pas mon petit vin blanc de 1922 ?

— Pas encore.

— Eh bien ! cher monsieur, il faudra que je vous le fasse goûter un de ces matins en déjeûnant ; il est excellent pour les huîtres.

OH ! LES PETITS PENSIONNAIRES

Simple fantaisie teutonne.

(Fin.)

Après la collation, la société se transporta au salon, pour les jeux de société. De danses, il ne pouvait être question, chez des personnes religieuses et encore un dimanche soir, pensez donc ! Aussi, d'innocents amusements furent mis en train, entre autres, le jeu du corbillon, qu'y met-on ? C'était à mourir de rire d'entendre les réponses de ces petits Teutons dont quelques-uns n'avaient que tout au plus trois mois de culture française. Ces pauvres ne devaient pas être à la noce et leurs cervelles étaient soumises à de dures épreuves. Mais c'est la culture forcée et intensive. La première jeune fille ayant bien répondu du saucisson, sa voisine, à son tour, du lard. Aussitôt ce furent les appels : « Une cage, une cage ». L'institutrice intervient : « Un gage ! un gage ! »

— Mais Mademoiselle, c'est pas un cache, répliqua la jeune pensionnaire, en pensant peut-être à un cache-corset, c'est mon mouchoir brodé !

C'est au tour du professeur à rire sous cape. Quand un certain nombre de gages ont été réunis, Mlle C. les dissimule dans sa robe.

— A quoi, Gertrude, condamnes-tu le gage que je tiens dans la main ?

La petite Lucernoise aurait bien proposé, comme dans les salons sélects : *La ronde de Paris;* mais elle n'ose ! Que diraient ces dames ! Elle réfléchit. Enfin elle dit :

— A chanter un chanson français !

— Bien, une chanson en français. A qui, ce couteau ?

— A moi, murmure timidement Gottlieb.

— Eh bien, exécutez-vous ! Nous attendons !

Le pauvre hésite, mais harcelé de paroles encourageantes, il se lève tout timide, ferme les yeux, et d'une voix tremblante commence :

Moi y viens depuis Lucerne,
Dans l'intention de te l'aimer.
Moi y voudrais être une petite mouche
Pour voler sur ton beau bouche.
Moi y voudrais être un petit z'anneton
Pour marcher sur ton bel front.

Pravo, Pravo ! trépignent les garçons. Le petit, tout rouge d'émotion, se hâte de s'asseoir.

— A vous, maintenant, Gottlieb. A quoi condamnez-vous ce gage ? continue l'institutrice.

Le petit Allemand qui a encore sur le cœur le mauvais tour qui lui lui a été joué, s'écrie triomphalement :

— Aussi un français chanson !

— A qui ce dé ?

— A Gertrude, répondent des voix.

La petite Lucernoise qui n'est pas du tout « empruntée » comme on dit à la Sagne, entre bravement dans le rond formé par la société et entonne avec la plus belle assurance :

Dis-moi oui, dis-moi non
Dis-moi si tu m'aimes ?
Dis-moi oui z'ou non.
Si tu me dis oui,
C'est le paradis !
Si tu me dis non,
C'est la trahison.

— Gertrude ! C'est assez ! interrompt impérieusement l'institutrice.

C'est maintenant au tour de ces dames d'être mal à l'aise et au professeur à rigoler dans son for : Voilà une belle éducation !

— On ne condamnera plus à des chants ! déclare péremptoirement Mlle C.

Aussi, les jeunes pensionnaires furent appelés, les uns à yodler, les autres à réciter, et l'on écouta avec ravissement la fable du *Bauvre betit crillon gaché dans l'herbe fleurie.*

C'est maintenant le tour des charades. L'institutrice ouvre les feux :

— Mon premier, dit-elle, est un objet de toilette pour la chevelure des demoiselles, mon deuxième est un petit animal domestique qui prend les souris, mon troisième est un héros national qui tua Gessler, mon tout est une ville au bord du lac.

Toute la volée féminine cria d'une seule voix : Neuchâtel !

L'institutrice se rengorge :

— Hein ! elles sont intelligentes, mes élèves, plus que vos lourdauds de garçons !

Le professeur ne veut pas être battu. A son tour il propose :

— Mes trois premiers donnent un petit poisson que l'on mange avec plaisir, mon dernier est un lieu où sont les bateaux, mon tout est un village où l'on vient se régaler de bonnes fritures de poissons, où l'on boit de bon vin et où l'on apprend bien le français.

D'une commune voix, les garçons hurlent : Bondelleport !

Le professeur est content, il a sa revanche.

Hans Vögeli présente l'énigme suivante :

— Mon premier, il a de betites dents, mon deuxième, il a de grosses, grosses dents, mon troisième, il a beaucoup de dents, mon tout, il montre toutes ses dents ! Devinez !

— Ma foi, dit Mlle C., je donne ma langue au chat !

— Vous avez presque trouvé, Mademoiselle ! Eh bien ! Chalouscie, voilà le mot.

Le clan masculin applaudit. C'est un triomphe.

Le côté féminin est mécontent, mais l'avisée et fine mouche Gertrude relève le gant et déclare vouloir donner une charade en action. Elle sort et revient revêtue d'un tablier de cuisine et portant un gros plat recouvert d'une belle serviette blanche.

— Je vous apporte quelque chose de bon à

manger, cela commence par un *c*. Devinez M. Hans ?

— Des crevisses !

— Non. A vous, M. Gottlieb ?

— Des crenouilles !

— Non. A vous M. Peterli ?

— Des câteaux !

— Non. A vous M. Johannès ?

— Non, non, du chambon, voilà.

Rayonnante de joie, Gertrude retire la serviette et présente gentiment à chaque convive un délicieux sandwich. C'est une délicate surprise de ces jeunes filles qui se sont cotisées pour offrir ce régal à leurs compatriotes.

La soirée donnée par ces dames a pleinement réussi et chacun en garde un souvenir durable. Qui sait si ce n'est pas la genèse de fiançailles futures, mais n'anticipons pas.

Le professeur et Mme B. restent perplexes, dimanche prochain, ce sera leur tour à recevoir le pensionnat des jeunes filles. Ils voudraient surpasser la maison-sœur par une réception plus brillante; mais comme Harpagon, ils désirent faire grand, sans trop délier les cordons de leur bourse. Ce sera leur pénible préoccupation de tous les jours et nuits de la semaine.

Double Wédouble.

Conserves et conserves. — Burlureau aborde un ami : Je sors de chez l'oculiste, lui dit-il, et vous me voyez très perplexe ; figurez-vous qu'il m'a ordonné des « conserves ».

— Et alors ?

— Et alors, je ne sais à qui me fier avec tous ces fruits d'empoisonnement qui nous viennent d'Amérique !

Tout du même diable ! — Dans la campagne vaudoise, un vendeur ambulant liquide des petites statues représentant le Bon Dieu. Il heurte à la porte d'une bonne bigotte.

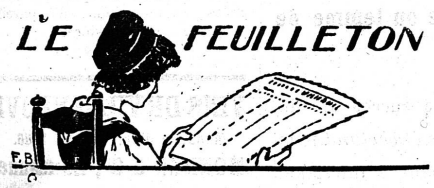
— Oh ! Mon Dieu, je veux bien vous en acheter un de vos Bon Dieu ; mais lequel est le meilleur ?

— Ah ! ma bonne dame, voyez-vous, prenez-l'un, prenez l'autre de ces Bon Dieu, c'est bien tout le même diable ! R.

L'Impératif. — Un maître d'école questionne un élève :

— Peux-tu me dire quel est l'impératif du verbe « tirer » ?

— Eh ! bien, c'est « hue ! » R.



COQUINS D'ENFANTS

(Suite et fin.)

Si elle s'ennuie, s'était-il dit, elle bougera ; si elle bouge, sa jambe ira mal ; si sa jambe va mal, ce docteur endiablé lui fera passer l'année ici : « ergo », faisons en sorte qu'elle ne s'ennuie pas. Retrouvant donc dans sa bibliothèque un Robinson égaré, non pas dans une île déserte, mais entre une « Philosophie de l'entendement » et un « Traité de la logique », ce qui est bien différent, il se mit à l'expliquer à la fillette, que le bonnet pointu du naufragé, sa grande hache, son chien, sa chèvre et son perroquet captivaient au plus haut point. Elle ne bougeait pas davantage qu'une sainte de marbre sur son tombeau, demandait un chapitre après l'autre et s'endormait chaque soir sur la consolante promesse qu'un vaisseau viendrait bientôt chercher Robinson.

Après Crusoë vint le « Robinson suisse », puis le « Robinson de Paris » avec le fidèle Fox, puis « Leila dans l'île déserte », les « Aventures de Gumal et Lina », « l'histoire du bon Fridolin et du méchant Thierry », « la Veille de Noël ou les enfants perdus dans la forêt... », bref, toute la bibliothèque légère de Pierre Lefort y passa. Jamais aussi, hâtons-nous de le dire, il n'avait eu d'auditeurs plus attentifs ; ses étudiants de l'Académie ne l'écoutaient guère que d'une oreille, alors que les deux auraient été à peine suffisantes pour saisir les finesses de la doctrine ; et quant à leurs yeux, regardaient-ils le maître ? Oh ! non, il n'avait, le malheureux, ni la taille fine, ni les épaules rondes des jeunes filles qu'à travers les grandes fenêtres basses de l'Académie on voyait passer sur le trottoir d'en face.

L'immobilité aidant, la jambe se consolidait à merveille, et le philosophe, ravi de sa méthode de traitement, oubliait presque son jardin et les moineaux, dans l'intervalle, revenus des moissons. Quinze jours après l'accident, le docteur remplaça les planchettes et les coussinets par un pansement de carton amidonné, car on ne connaissait, à cette époque, ni plâtre ni silicate.

— Pourra-t-elle bientôt marcher ? demanda timidement M. Pierre.

— Marcher ! oui, dans un mois, si tout va bien ; la patience est la grand'mère des jambes cassées, Monsieur le philosophe. Cette petite vous gênerait-elle, par hasard ?

— Pas le moins du monde, mais je crains que ma femme s'attache trop à elle et quand il faudra la rendre — ici le foulard jaune sort de la poche et fait la manœuvre habituelle — vous savez... les femmes sont si bizarres, si horriblement sensibles..., elles échappent à toutes les déductions logiques... bref, vous comprenez.

— Non, je ne comprends pas ; tenez, à votre place...

Mais il ne put achever ; Mme Lefort rentrait justement, apportant à la petite une splendide poupée qu'elle lui avait promise pour être bien sage pendant l'opération.

— Quand je disais ! murmura le professeur, nous voici déjà la troisième génération... grandes ou petites, il leur faut à toutes un nourrisson, et notez que jamais les petites filles n'ont l'idée d'appeler leur poupée mon petit frère ou ma petite sœur ; c'est toujours « mon enfant ».

La petite en extase regardait le sien sans oser le toucher, puis le courage lui venant, elle le serra dans ses bras en lui disant :

— Tu seras bien sage et je te raconterai l'histoire de Vendredi.

* * *

Les six semaines sont écoulées. Le médecin vient d'enlever la cuirasse de carton qui enserrait la jambe de Cilette et après l'avoir palpée, retournée, mesurée dans tous les sens, il déclare la fracture parfaitement guérie. Les premiers jours on assied l'enfant dans un fauteuil, puis peu à peu elle s'essaye à marcher, et la grande main du philosophe la soutenant sous le bras lui est d'un précieux secours.

Pendant qu'elle était au lit, ses parents adoptifs sont venus la voir plusieurs fois, mais elle les connaît à peine, huit jours passés dans leur maison n'étaient pas suffisants pour qu'il pût s'établir entre eux des liens d'affection bien intimes. Elle connaît beaucoup mieux Mme Lefort, et quand ils entrent, elle se serre instinctivement contre elle.

— Nous allons la reprendre, lui dit un jour la tante, à présent qu'elle peut marcher ce serait abuser de vos bontés. Pauvre petite ! elle ne gagnera pas au change, mais nous ferons notre possible ; les garçons ont promis d'être doux.

— Comme vous voudrez ; nous l'aimons beaucoup, mais c'est en effet plus sage.

— Eh bien, je viendrai la chercher demain.

Le lendemain est arrivé ; la tante tient Cilette sur son bras ; Cilette, le cœur tout gros, serre sa poupée dans les siens et fait semblant de lui parler bien bas ; le professeur, sans rien dire, — c'est d'ordinaire ce que les maris ont de mieux à faire, — observe sa femme à la dérobée et n'y comprend rien, mais rien du tout... Aucune trace d'émotion, pas de scène d'attendrissement, de désespoir contenu ; calme et souriante comme toujours, elle donne à l'enfant un dernier baiser en lui disant :

— Dieu te conduise, fillette.

C'est à n'en pas crore ses yeux ! Pierre Lefort tire son foulard et... on sait le reste de la mélodie.

— En somme, continua sa femme lorsqu'ils furent seuls, cela vaudra mieux aussi ; tu as raison de dire que les enfants sont fatiguants, et c'est bien heureux que nous n'en ayons point.

— ...Oui... certainement.

* * *

Huit jours se sont écoulés depuis la rentrée de la petite dans sa famille. Mme Lefort n'en parle jamais, sans doute qu'elle n'y pense déjà plus ; mais son mari tombe-t-il donc en enfance ? Le voilà qui regarde tout seul les images du « Robinson Crusoë ! » la scène de Vendredi retrouvant son vieux père paraît l'intéresser tout particulièrement. Quand il la montrait à la petite, elle lui demandait : « Est-ce que moi aussi je retrouverai mon papa ? » Et, à ce souvenir, la vue de ces deux sauvages qui s'embrassent paraît le fasciner comme un problème dont la philosophie ne lui fournit point la solution. Il ne parle plus des Chartreux, d'Alphonse, la perle de grand prix, et des familles privilégiées dans lesquelles la stérilité est héréditaire.

Sa femme semble très heureuse de voir son ménage rentré dans ses vieilles habitudes de calme et de régularité ; c'est même elle maintenant qui se plaint du bruit que fait la nichée du voisin ; mais que voulez-vous ! pense tout bas le philosophe, « dona e mobile », et quel esprit de contradiction !

Les femmes cousent fort mal les boutons, c'est connu, mais ne leur en voulons pas, c'est là leur seul défaut ; et quand on a été étudiant, on n'est pas dans l'embarras pour si peu ; un bout de fil et une grosse aiguille vous rendent aisément, sous ce rapport, indépendant et fier. Pierre Lefort a besoin d'une aiguille et fouille dans le panier à ouvrage de sa femme... O surprise ! un bas d'enfant est là, un joli petit bas si blanc, si doux avec son petit pied mignon ; un autre à demi tricoté tient encore aux aiguilles. Immobilisé par l'étonnement, il oublie ce qu'il venait chercher, puis remet tout en place et se sauve au plus vite. Personne ne l'a vu ; madame, qui revient un instant après reprendre son ouvrage et sa place habituelle près de la fenêtre, ne s'aperçoit pas qu'une main sacrilège a profané le sanctuaire. Elle travaille déjà depuis une heure, lorsqu'on frappe doucement à la porte.

— Entrez.

La porte s'ouvre et Cilette se précipite dans ses bras, suivie du professeur qui demande timidement :

— Veux-tu la garder... toujours ? ils nous la donnent.

— Nous la donnent...

— Oui, elle a l'ennui de toi ; je leur ai proposé de l'adopter ; ils ont consenti, non sans peine, il est vrai, mais enfin ils ont consenti. Elle pleurait souvent, c'est une charité... si toutefois tu es d'accord ; j'ai réservé ton approbation, naturellement.

Pour toute réponse, Mme Lefort couvre de baisers cette tête bouclée.

— Ma fille, ma fille chérie, je savais bien que tu reviendrais...

. . . . . .

Cilette est tout à fait de la famille ; elle dit papa et maman. C'est si gentil de la voir bercer sa poupée pour l'endormir et d'entendre ses petits pieds trottiner par la maison. Elle invite même, chose inouïe, ses cousins à venir jouer dans le jardin.

Un vieil ami du professeur, qui se heurte à la troupe folâtre, n'en croit pas le témoignage de ses sens.

— Est-ce que je rêve ? lui dit-il, des enfants chez toi, dans ton jardin !

— Mon ami, lui répond le philosophe, c'est pourtant bien simple, et dire qu'à mon âge je n'avais pas trouvé ça : Les enfants chassent les moineaux.

Dr Chatelain.

ASSOCIATION DES VAUDOISES

La réunion d'Aigle. — Le Bureau central de l'Association, d'entente avec la section d'Aigle, a décidé de renvoyer la traditionnelle réunion d'automne au dimanche 14 octobre.

Le programme ne peut être fixé définitivement avant qu'on connaisse l'horaire qui entrera en vigueur le 1er octobre. Dans ses grandes lignes, il prévoit un cortège de la gare au temple, où sera célébré un culte, puis dîner-pique-nique (on pourra apporter ses provisions). L'après-midi se passera en conversations, en promenades, au gré de chacune ; un thé sera servi à 16 heures.

Royal Biograph. — Pour le nouveau programme, la Direction du Royal Biograph s'est assurée un des grands succès de la cinématographie française « Le costaud des Epinettes », superbe comédie dramatique en 3 actes. De par l'originalité de son scénario « Le costaud des Epinettes » est un film qui fera passer plus d'un petit frisson parmi les spectateurs. Cette semaine on verra également la fin du merveilleux film documentaire « En Afrique avec les oiseaux migrateurs » dont la première partie remporta un gros succès. A la partie comique « Passez... muscade... ! scène comique, succès de fou-rire. Enfin à chaque représentation les dernières actualités. Tous les jours matinée à 3 h., soirée à 8 h. 30. Dimanche 9, deux matinées à 2 h. 30 et 4 h. 30.

N'oubliez pas que la Teinturerie Lyonnaise

Lausanne (Chamblande) vous nettoie et teint aux meilleures conditions tous les vêtements défraîchis.

Pour la rédaction : J. Monnet.
J. Bron, édit. resp.

Lausanne. — Imprimerie Pache-Varidel & Bron